CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 24 avril au 3 mai 2024). MOZART : Le Nozze di Figaro. J. S. Bou, P. Ciofi, R. Gleadow, H. Carpentier, E. Pancrazi… Vincent Boussard / Michele Spotti.

Au lendemain de l'annonce de la saison 24/25 de l'Opéra de Marseille, présentée conjointement par Maurice Xiberras et son (nouveau) directeur musical, le jeune et sémillant chef italien Michele Spotti, ce dernier dirigeait avec un talent peu commun (pour un chef aussi jeune) les célèbres "*Noces de Figaro*" de W. A. Mozart.



Confiée à **Vincent Boussard**, dont le public phocéen avait plébiscité (par deux fois !) sa production de *Hamlet* d'Ambroise Thomas. On retrouve ce qui fait la triple marque de fabrique du metteur en scène français : respect pour les œuvres, beaucoup d'inventivité et un goût prononcé pour les images « léchées » et sophistiquées. Avec le fidèle **Vincent Lemaire** pour les décors, il a imaginé un espace fermé par trois hauts murs que surplombe des figurants issus du chœur, scrutant l'action qui se déroule en contre-bas, comme si les protagonistes étaient l'enjeu d'une expérimentation chère au XVIIIème siècle, ce qu'attestent leurs costumes (conçus par Boussard *himself*, aidé par **Elizabeth de Sauverzac**). Les principaux personnages arborent eux des tenues plus contemporaines, et l'on retient plus particulièrement les trois costumes portés tour à tour par la Comtesse : un élégant tailleur noir, puis une robe de mariée blanche (celle de Susanna) et enfin une superbe robe de *gala*. Les trois

immenses parois bénéficient des très belles projections de feuillages *alla* Watteau, et un superbe 4ème acte (dit du jardin) montrant des arbres blancs sur fonds noir, ce qui ajoute à l'atmosphère très raffinée du spectacle, par ailleurs magnifié par les subtiles éclairages de Bertrand Couderc. Enfin, la direction d'acteurs fourmille de belles trouvailles, même si certaines peuvent paraître "décalées", et fait valoir la complexité de l'âme humaine et de ses écartèlements, avec juste ce qu'il faut de distance railleuse pour réconcilier les différents registres sur lesquels se place l'ouvrage.

Et comme d'habitude, l'on pouvait compter sur l'imparable flair artistique de Maurice Xiberras pour réunir une distribution de haute volée, homogène dans son excellence. Les deux couples principaux sont tout à fait remarquables. Si le *primo uomo* et la *prima donna* des *Noces* sont Figaro et Susanna, et non les nobles, en l'occurrence la Contessa et Il Conte Almaviva, ils le deviennent aussi ici par la force de leurs interprétations. Le génial (et géant) baryton canadien **Robert Gleadow** ne fait qu'une bouchée du rôle de Figaro, avec sa voix saine et puissante, superbement timbrée, que double un incroyable investissement scénique ! La Susanna de la soprano **Hélène Carpentier** est un bijoux de tendresse et d'humanité. Elle aussi est charmante et agile à souhait, que ce soit en solo dans le célèbre « *Deh vieni, non tardar* » au IV, ou dans les nombreux ensembles au cours des actes.



La Contessa et Il Conte Almaviva sont interprétés par la grande **Patrizia Ciofi** et le non moins remarquable **Jean-Sébastien Bou**. Un duo rayonnant de prestance et de dignité, tout en étant profondément humains dans leur jeu d'acteur. La soprano toscane possède toujours la même aura, et nous nous réjouissons de voir enfin une Contessa "incarnée", dont la dignité ne se

limite pas à une quelconque conformité aux préjugés d'une certaine époque, mais qui est profonde et sincère, ancrée dans son humanité. L'on est ému dès son air d'entrée « *Porgi Amor* », tandis que le « *Dove sono* » s'avère fabuleux, un authentique moment de temps suspendu comme l'on n'en vit pas tous les jours à l'opéra.. Et elle rayonne toujours d'une lumière particulière, avec son célèbre timbre "voilé", également dans les duos, comme dans celui du 3ème acte avec Susanna, véritable lettre d'amour en musique. L'Almaviva du baryton français **Jean-Sébastien Bou** est tout aussi remarquable, par sa beauté plastique qui s'accorde à la qualité de la production certes, mais surtout par l'engagement musical et théâtral dont il fait preuve. Sa voix pleine et large frappe les esprits, et il suscite inévitablement notre empathie – lors sa demande de pardon, genoux à terre, à la Comtesse dans le dernier acte.

Dans les nombreux rôles « secondaires », plusieurs chanteurs se distinguent, à commencer par le Cherubino de la jeune mezzo **Eleonore Pancrazi**, qui s'avère épatante scéniquement parlant, tandis que sa voix possède une certaine candeur au sein de son très beau timbre. De son côté, **Amandine Ammirati** campe une Barberina touchante et pétillante, qui séduit immédiatement, comme le Don Basilio sautillant et trépidant de **Raphaël Brémard**. Le temps et ses outrages portent atteinte à la prestation de **Mireille Delunsch**, dont on en a pas moins un immense plaisir à retrouver sur scène, la comédienne étant elle restée hors-pair, tandis que **Frédéric Caton** propose un Bartolo au chant et au jeu sans défaut. N'oublions pas les impayables, chacun dans leur respectif, **Renaud Delaigue** (Antonio) et **Carl Ghazarossian** (Don Curzio).

Mais le plus grand bonheur de la soirée, c'est la direction amoureuse et sensuelle de **Michele Spotti** qui le procure, en se montrant particulièrement attentif aux moindres inflexions du génie mozartien, avec un respect exceptionnel des demi-teintes, grâce à un **Orchestre Philharmonique de Marseille**

exceptionnellement bien disposé à son égard, ce qui augure du meilleur pour leur collaboration. Grâce à un art subtil des gradations entre *tempi* vifs et *tempi* lents, et une attention constante portée au dialogue entre voix et instruments, le jeune milanais a, la soirée durant (3H45 de spectacle avec les deux entractes…), soutenu l'intérêt et placé les chanteurs dans un environnement toujours favorable.

Vivement de le retrouver en ouverture de saison prochaine (à partir du 26 septembre), dans *Norma* de Bellini – avec **Karine Deshayes** dans le rôle-titre et **Enea Scala** en Pollione !

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 24 avril au 3 mai 2024). MOZART : Le Nozze di Figaro. J.S. Bou, P. Ciofi, R. Gleadow, H. Carpentier, E. Pancrazi… Vincent Boussard / Michele Spotti. Photos (c) Christian Dresse.

VIDEO : Trailer des « Noces de Figaro » de Mozart selon Vincent Boussard à l'Opéra de Marseille

---

Compte-rendu : Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 26 mai 2013. Bizet : Les

Pêcheurs de perles. Annick Massis, Etienne Dupuis, Jean Teitgen. Patrick Davin, direction musicale. Vincent Boussard, mise en scène



Avant-dernier titre de la saison lyrique pour la scène alsacienne, les Pêcheurs de perles de Bizet, dans une version hybride entre l'originale de 1863 et celle, remaniée, de 1893. Ainsi, le final, qui subit les modifications les plus radicales depuis la création, voit ici commencer seulement le trio entre les protagonistes – le seul qu'ils aient à chanter ensemble – et s'achève avec la fuite des amants, laissant Zurga à sa solitude – tel que l'avait désiré Bizet, en lieu et place de la mort du baryton que propose la version de 1893 –.

Des Pêcheurs de beau chant

La mise en scène imaginée par **Vincent Boussard** déconcerte, malgré sa grande beauté plastique. Transposant le cadre de l'œuvre à l'époque de sa création, elle renonce à tout

orientalisme de pacotille, désireux de servir les situations dramatiques plutôt que les images exotiques qui leur servent de décor. Utilisant la mise en abyme, il fait de Zurga un double de Bizet, semblant composer la musique en même temps qu'elle est chantée, les balcons d'un théâtre à l'italienne figurant les étroits sentiers et un piano à queue représentant le roc sur lequel se tient Leila, véritable allégorie de la musique. Si l'idée de départ s'avère intéressante, avouons qu'elle fonctionnerait aussi bien avec tout autre ouvrage du 19ème siècle abritant en son sein le trio archétypal à l'opéra, les costumes des hommes et du chœur évoquant La Traviata, et la robe de Leila rappelant aussi bien Violetta que Lucia. Certaines images se révèlent pourtant superbes, notamment la première apparition de la jeune femme, cachée aux yeux de tous par un immense voile qui occupe le plateau tout entier, ainsi que les projections vidéo de Barbara Weigel, symboliques, évocatrices, poétiques. Ce qu'on regrette surtout, c'est cette étendue d'eau, pourtant d'un très bel effet visuel, qui recouvre la scène et dans laquelle les chanteurs se voient obligés de patauger, parfois pieds nus, troublant souvent la musique par les clapotis de leurs pas, très audibles depuis la salle.

Musicalement, en revanche, Bizet se voit bien servi. Défenseur de la musique française, **Patrick Davin** tire le meilleur de l'Orchestre Symphonique de Mulhouse qui déploie ses plus belles couleurs dans cette partition. Elégance des phrasés, suavité de la pâte sonore, variété des teintes, perfection des soli … , la performance de l'orchestre mulhousien est à saluer bien bas. Les chœurs de l'ONR se hissent au même niveau d'excellence, grâce à une diction parfaitement intelligible et de belles nuances.
Costumé en maharadja – seule réelle évocation de l'Inde dans cette production –, **Jean Teitgen** incarne un Nourabad à l'autorité implacable et imposante, faisant tonner sa grande voix de basse. Excellent Zurga, le baryton canadien **Etienne Dupuis** se glisse pleinement dans cette conception singulière

de son personnage. Il réussit à donner vie à ce reflet de Bizet sans trahir l'essence de la musique, maîtrisant parfaitement sa partie. Une prononciation toujours naturelle malgré les exigences du chant, une voix bien timbrée – un rien laryngée dès qu'il veut pousser le son –, un aigu percutant et de beaux piani, ainsi qu'une intensité dramatique qui va croissant durant la représentation, tout concourt à faire de lui l'un des très bons titulaires actuels de cet emploi. Prise de rôle pour Sébastien Guèze avec Nadir, à l'écriture périlleuse, dont le jeune ténor se tire sans faillir. La vaillance est au rendez-vous, avec un extrême aigu solide et une belle longueur de souffle dans sa romance. Seule l'émission gagnerait encore à être moins ouverte sur toute la tessiture, en laissant le son trouver son chemin, pour permettre à la voix de monter librement et d'adoucir le timbre, un rien métallique parfois.
Comme on pouvait s'y attendre, **Annick Massis** démontre à nouveau sa place au panthéon des grandes artistes de notre époque. Avec le rôle de Leila, qu'elle connaît bien, la soprano française nous livre une véritable leçon de chant et de musique : l'instrument, toujours doté de cette couleur et cette vibration immédiatement reconnaissables, s'est développé et enrichi, gagnant en ampleur et en lyrisme, sans jamais se départir de sa brillance ni de son aisance dans l'aigu, le tout sonnant détendu et facile, sans aucun autre effort que celui du soutien. Elle parsème ainsi la partition de superbes pianissimi, adamantins et suspendus, tant dans sa scène du II que dans son duo avec Nadir. Au troisième acte, la chanteuse s'affirme avec violence, mordant rageusement dans le texte et déployant sa voix dans toute sa dimension, emplissant ainsi le théâtre de sa richesse sonore. Le public conquis lui réserve un triomphe au rideau final. Un bel après-midi lyrique qui fait honneur au répertoire français.

Strasbourg. Opéra National du Rhin, 26 mai 2013. Georges Bizet : Les Pêcheurs de perles. Livret d'Eugène Cormon et Michel Carré. Avec Leila : Annick Massis ; Nadir : Sébastien Guèze ;

Zurga : Etienne Dupuis ; Nourabad : Jean Teitgen. Chœurs de l’ONR ; Michel Capperon, chef de chœur. Orchestre Symphonique de Mulhouse. Patrick Davin, direction musicale ; Mise en scène : Vincent Boussard. Décors : Vincent Lemaire ; Costumes : Christian Lacroix ; Lumières : Guido Levi ; Dramaturgie et vidéo : Barbara Weigel ; Assistante à la direction musicale : Alexandra Cravero ; Assistante à la mise en scène : Natascha Ursuliak ; Assistant aux costumes : Jean-Philippe Pons.